

6

QU'EST-CE-QUI VOUS A POUSSÉ À DEVENIR ÉCRIVAIN ?

Elle est en cm1. Elle aurait pu être en CP, en 3è, être *il* plutôt que *elle*, la question serait tombée, presque identique – quoique j'aime particulièrement cette formulation-là –, tant elle semble aller de soi, pour qui sait que tu écris des bouquins. En fait, une des questions les plus convenues et les plus irritantes. Posée aussi bien par des enfants qui apprennent que tu viens les voir seulement lorsque tu franchis la porte de leur salle, que par des groupes qui ont préparé la rencontre aux petits oignons. Je la déteste ! J'ai beau en avoir l'habitude pour l'avoir

affrontée des centaines de fois, devant des centaines de classes différentes, j'ai beau connaître en gros ma réponse et savoir comment je vais l'amener, en fonction des facultés d'attention de mon auditoire et de sa motivation, je commence toujours par un silence et un très long soupir, à la limite de la mauvaise humeur : il faut qu'ils m'enquiquinent encore avec ça !

En effet, il va falloir plonger profond, préciser quelques détails, pour que l'on sache avec précision de quoi l'on parle, montrer aux enfants que leur curiosité naturelle vient frapper à la porte de mystères qu'il n'est pas aisé de percer, bref, parler assez longtemps en sinuant pas mal et en faisant attention de ne pas les perdre en cours d'explication.

Bien sûr, tu peux te débarrasser d'eux en quatre coups de cuillère à pot. Il suffit que tu leur dises ce qu'ils ont envie d'entendre. Par exemple : « Quand j'étais petit, je rêvais de devenir écrivain. J'inventais des histoires que je racontais à mes copains. J'ai réalisé mon rêve d'enfant. » Terminé. Question suivante !

Seulement, tu ne les rencontres pas pour les endormir avec des bobards, mais pour les éveiller à eux-mêmes. Du moins participer au processus, avec d'autres, beaucoup d'autres, et leur montrer que vous fonctionnez à peu près,

toi et eux, de la même manière, (toi, légèrement en avant ; eux, à distance, mais pas pour longtemps) et que leur chemin de vie est bordé de talus qui ressemblent aux tiens, avec des nids de poule remplis de la même barbotine.

Il ne te reste plus qu'à être sincère – pas trop compliqué –, et clair, intelligible, au point qu'ils n'auront pas besoin de te dire qu'ils t'ont compris, parce que tu le verras à leurs visages. Ça, c'est loin d'être gagné !

Tout dépend de ta première impulsion.

Quand tu les sens dans les starting-blocks, avec leurs listes qu'ils vont cocher au fur et à mesure, pour te mitrailler sans te laisser le temps de respirer, sans respirer eux-mêmes, et sans vraiment t'écouter, casse. Casse l'ordre, l'organisation prévue, et dis :

— Hé là, les amis, c'est pas une question de lecteur, ça ! N'importe qui pourrait me la poser ! Vous n'êtes pas n'importe qui, vous. Vous avez lu mes histoires ? Oui ou non ? Montrez-le-moi. Commencez par de vraies questions de lecteurs. Ensuite, on passera à des questions de non lecteurs.

Mais de toute façon, c'est reculer pour mieux sauter. Vient toujours un moment où tu ne peux plus te dérober. Alors, tu démarres par une mise au point, en forme de leçon de vocabulaire, car leur question contient trois mots

étonnants : *poussé*, *devenir* et *écrivain* qu'ils emploient avec beaucoup de naturel, sans penser que chacun d'eux est l'entrée d'un labyrinthe.

Écrivain. Là, déjà, tu prends ton courage à deux mains. « Qu'est-ce qu'un écrivain ? » tu as envie de demander. « À quoi le reconnaît-on ? Au fait qu'il écrit des livres ? Quel genre de livre accorde le statut d'écrivain ? Un statut ou un titre ? Comme titre de noblesse ?... »

Tu juges que tu t'éloignerais trop en attaquant par cette face nord, et tu renonces, en prévoyant d'y revenir un peu plus tard.

Tu essaies *devenir*. « Comment devient-on ? » tu t'apprêtes à lancer. « À partir de quand commence-t-on à devenir ? Et comment s'arrête-t-on ? » Mais tu butes aussi sur celui-là. À trop vouloir les conduire vers la sortie, tu risques de les égarer. Alors, tu te rabats sur le premier et tu te livres à une brève démonstration. Tu demandes à un gosse de te rejoindre, comme un magicien qui fait monter un candide sur la scène. Tu le places devant toi, en t'accroupissant derrière lui, puis tu le pousses doucement et tu demandes aux autres : « Alors, qui l'a poussé ? » La majorité va répondre en rigolant : « C'est toi ! » Mais quelques uns, futés, vont saisir le sens de ton petit numéro. Ils lèvent le doigt, impatients, avec des « M'sieur,

m'sieur ! » à demi dressés sur leur table. Tu leur donnes la parole, ils expliquent aux autres, et bientôt tout le monde a compris : les forces qui nous dirigent ici ou là, dans la vie, sont invisibles. Voilà, c'est pas plus difficile que ça ! On n'en perçoit le plus souvent que les effets, prenant la conséquence pour la cause.

Évidemment, tu ne te contentes pas de tes pirouettes d'équilibriste et tu n'espères pas les rassasier avec ces miettes. Cet invisible, tu as envie qu'ils le sentent battre en eux, à défaut de le toucher du doigt, sinon à quoi bon faire le malin.

Tu leur demandes s'ils pratiquent une activité, comme toi l'écriture, à laquelle ils tiennent beaucoup, au point qu'ils seraient malheureux si on les en privait.

Les réponses fusent : jouer du violoncelle ; au foot, attaquant, défenseur ; faire de la cuisine avec ma mamie, de la danse avec ma copine, des maquettes de train... Puis, tu les incites à chercher pourquoi ces activités leur sont essentielles. Là, ils tournent en rond, avec des « J'aime bien ; ça me plaît ! », jusqu'à ce que l'un d'entre eux avance un « Parce que je vois pas passer le temps » ou un autre « Parce que j'ai l'impression que tout le monde me regarde et ça me fait du bien », ou encore « Parce que je me sens léger ».

Toi, tu saisis la balle au bond et t'empresses de la renvoyer.

— Léger comment ? Comme un oiseau ? Une poussière dans le soleil ? Une fée qui s'assoit à côté de toi, quand tu manges ton goûter ?

Le gosse se marre :

— Non, c'est mon papa. Quand on fait des maquettes, il arrête pas de dire des bêtises. C'est rigolo.

Il est épanoui. Il s'évade de la classe le temps où il te parle, ses yeux sont pleins de cette complicité avec son père, et ses paroles contaminent les autres :

— Eh ben moi... ma copine, elle faisait de la danse, eh ben j'ai voulu en faire avec elle. Maintenant elle a arrêté, et je continue toute seule... Eh ben, moi, eh ben un jour...

C'est parti, à fond les manettes, et tu possèdes bientôt assez de matière pour faire un premier point. Tu leur montres que le papa, la copine, la mamie ne sont que des révélateurs :

— Ils vous ont *poussés* vers ces activités qui vous donnent du plaisir. Sans eux, vous ne les auriez pas découvertes.

Puis tu expliques que ces révélateurs – ici des humains familiers –, peuvent être des inconnus, des choses, des événements, une conversation, un témoignage, une

émission de télévision, une musique, une odeur de terre un certain jour humide, le scintillement de la Grande Ourse, une pluie d'étoiles... Qu'il peut être facile de les identifier, comme dans les exemples qu'ils t'ont fournis, mais aussi très difficile de remonter leur piste pour pouvoir dire : « Ça y est, j'ai trouvé ! Voici ce qui m'a poussé à... »

Pendant que tu y es, tu n'oublies pas de leur montrer que ces révélateurs n'ont fait que leur dévoiler une aptitude qui existait déjà en eux, dont ils n'avaient pas conscience. Une faculté endormie, qui attendait dans la nuit de leur personnalité d'être éveillée. Une faculté parmi tant d'autres, dont l'heure n'est pas encore venue. Celle-ci s'est épanouie parce qu'elle était mûre, comme un œuf assez couvé qui éclot. Elle se développera pendant un certain temps. Impossible de savoir combien, vu qu'on ne peut connaître la durée d'une vie, avec certitude, que le jour où elle cesse. Leur plaisir à exercer leur activité favorite du moment disparaîtra. Ils cesseront de faire de la danse, des maquettes, de jouer au foot parce qu'ils n'y trouveront plus leur compte. D'autres révélateurs feront leur travail, jusqu'à ce que peut-être, se lève en eux, comme un soleil, une faculté plus forte que les autres, qui les attirera au point que leur vie en sera totalement transformée.

Après ce débroussaillage, tu peux vraiment commencer à répondre à leur question, mais tu es forcé de payer de ta personne et tu ouvres les portes de ta propre maison.

La manœuvre est délicate. Tu t'apprêtes à parler de toi, à des gamins entre huit et quinze ans, et tu barguignes un instant. Tu entends les donneurs de leçons, embusqués dans ton hésitation, prêts à jeter leurs anathèmes : complaisance ! Narcissisme ! Nombrilisme !

— Vos gueules ! tu hurles intérieurement.

Tu prends appui sur ta violence pour te libérer de ce terrorisme minable ! Tu ne te laisses pas impressionner. Au contraire, nombrilisme tu le revendiques, au sens propre : c'est par le nombril que tu t'es développé, grâce à lui que tu existes. Le nombril est le commencement du monde, le tien. D'ailleurs, les sociétés anciennes dénommaient leurs lieux les plus sacrés, *nombrils de la terre*. C'est à partir de cette source-là que tu as commencé à t'écouler et c'est justement vers elle que la question posée t'oblige à remonter. Alors, tu réponds aux enfants par un geste de partage, par pour qu'ils t'admirent – quelle objection dérisoire ! –, mais pour les faire vibrer d'échos nouveaux, afin qu'ils se regardent avec d'autres yeux. Tu essaies de leur communiquer un élan : s'émerveiller d'eux-mêmes tant ils se surprendront. Tu espères contribuer un peu à leur

épanouissement, les encourager à grandir. Tu n'as pas oublié la force que t'ont communiqué les biographies que tu as lues. Tu te souviens de leur souffle qui t'a parfois enveloppé, poussé en avant. Tu sais comment la joie de reconnaître tes doutes dans les doutes de ceux qui t'ont précédés t'a rassuré, et tu comptes que ton témoignage aura la même force d'incitation. Se regarder, se reconnaître et s'aimer un minimum pour s'accepter. C'est de cela qu'il s'agit. S'accepter. Pas s'idolâtrer ! Tu es un maillon dans la grande chaîne des imitations, tu fais ton boulot de relais. Comme si tu disais :

— Voici l'exemple de ma vie – j'entends vrombir les invectives ! –, je la dépose dans votre collection d'exemples. Un modèle de plus. Imitiez qui vous voulez.

Tu sais que c'est à force de jouer à être, en se déguisant avec les costumes de ceux qu'on admire, que l'on devient. Que c'est à force de mimer, untel et puis untel, qu'on finit par se construire original, dans la logique de son origine... de son nombril !

Alors, comme ils t'ont dit *Eh ben moi*, tu utilises aussi le même registre, qui est celui de la vie. Vous êtes ici à parité, et tu commences :

« *Eh ben moi, un jour...* j'avais seize ans. J'étais interne en classe de seconde, au lycée Rouget de Lisle de Lons le

Saunier, Jura. Le jeudi après-midi, quand je sortais en ville, le seul jour de la semaine où nous étions autorisés à le faire, je m'achetais un livre de poche. Cette collection était toute récente à l'époque. Je connaissais son catalogue par cœur et je guettais les nouveautés. Je n'avais pas d'argent. Pour pouvoir m'offrir ces livres, je rentrais chez moi en auto stop le samedi, afin d'économiser le prix de mon car. Un livre de poche, volume simple, coûtait deux francs ; mon billet un franc vingt-cinq. Il me fallait deux samedis pour me payer un bouquin. Je finançais moi-même mes lectures, car mes parents n'avaient pas les moyens de le faire. En refusant la facilité du transport en commun, je gagnais donc ma liberté d'achat. Les livres m'étaient indispensables. J'y trouvais mille portraits de moi. À leur contact, je me sentais beaucoup plus vaste, beaucoup plus grand qu'en réalité. C'était une ampleur intérieure. Elle respirait d'un souffle lent et j'interrompais souvent mes lectures pour mieux l'écouter bruire. J'avais alors conscience d'abriter des abîmes impassibles. Je les contempiais et je m'épuisais en des rêves de conquête immatures.

Un jour, j'ai été irrésistiblement attiré par un ouvrage à la couverture bleue : *Arthur Rimbaud, œuvres complètes*. Je n'avais pas oublié *Le dormeur du val*, appris à l'école

primaire. Il contenait un mot nouveau pour moi : cresson, *le frais cresson bleu*, et je pleurais en l'apprenant. J'avais payé le livre en dévorant la préface et aussitôt après, en feuilletant, j'étais tombé sur un poème : *Roman*, que je m'étais empressé d'apprendre.

C'était un jeudi de printemps. J'écoutais la voix du poète me parler de moi, avec des mots tellement ajustés, qu'il me suffisait de les lire à haute voix, emporté par l'enthousiasme, pour avoir l'illusion d'improviser des variations sur moi-même. Cette virtuosité empruntée me faisait frémir. Pour prolonger cette sensation, j'apprenais chaque jour un nouveau poème, et le soir, au dortoir, je m'en récitais quelques uns avant de m'endormir. Mes lueurs du couchant. Je flambais de ces mots et j'entraîs illuminé dans la nuit.

À force de m'entendre, raconté par les textes d'un autre, j'ai eu envie de coucher mes vertiges, avec mes propres textes qui imitaient les siens. C'est ainsi que j'ai écrit mes premiers poèmes.

L'insatisfaction de moi, ressentie pour la première fois lorsque j'avais quatre ans, atteignait alors une sorte de paroxysme. Je n'étais pas brillant. En rien. Mes résultats scolaires, tout justes moyens, n'étaient rachetés par aucune aptitude particulière, ni en éducation physique, ni

en musique, ni en dessin, qui m'auraient fait participer à un de ces clubs qui portaient les couleurs de l'établissement. Au contraire, j'étais franchement mauvais dans ces disciplines. Cependant, pour n'être pas exceptionnel, je ressentais en moi... une forte aspiration à le devenir ! Aspiration qui se changeait miraculeusement en certitude, dès que j'entrais dans le cercle de mes poètes disparus.

Je ne savais comment manifester cette conviction et écrire m'y a aidé. Non par la valeur de mes textes, mais par la posture que, grâce à eux, je pouvais afficher : celle de l'aspirant poète maudit, en rupture de conventions, que mon absence d'éducation politique m'empêchait de qualifier de bourgeoises, anti conformiste cela va sans dire, et qui fumait du tabac gris, dans une pipe en bruyère, dont la forme rappelait celle en terre de son cher modèle, Arthur.

Après Rimbaud, j'ai acheté Verlaine, puis Baudelaire. Initiateurs, révélateurs et confidents parfaits, ils habitaient les poches de ma blouse, à portée de main, et j'apprenais un nouveau poème dès que j'avais un instant, m'infligeant des démangeaisons que j'essayais d'apaiser en écrivant à mon tour.

Cette aspiration profonde, que j'affichais avec toute l'ostentation qui convient, m'a donné le goût du théâtre. À la même époque, un autre révélateur agissait parallèlement

et renforçait en moi l'effet des poètes du 19^e siècle : les tournées de la *Comédie de l'Est* et du *Théâtre de Bourgogne* dont je ne ratais aucun passage. J'admirais les acteurs. Ils avaient, eux aussi, le pouvoir d'ouvrir la porte de mes abîmes, de me confronter au défi que ceux-ci me lançaient. Cela avivait ma blessure d'impuissance, d'impatience. Une résolution se préparait en moi : faire comme eux, du théâtre. C'est ainsi que j'ai décidé de devenir comédien, et l'année d'après, je faisais une entrée fracassante au groupe théâtre du lycée. Je commençais à vivre. Enfin. »

Voilà ! Tu pourrais t'en tenir là, t'arrêter, et dire aux élèves :

— C'est donc Rimbaud, Verlaine et Baudelaire qui m'ont *poussé* à devenir écrivain.

Eux, sourires de potirons une veille d'Halloween, prêts à passer à la suite, tu les stoppes net.

— Si j'affirmais cela, je vous mentirais. Je ne vous ai décrit qu'une étape, pas l'ensemble de la course.

Tu as envie de continuer à dérouler la bobine, pour montrer comme les événements ricochent dans un écheveau complexe de conséquences et de causes, tout au

long de la vie, et leur sacrée question à deux balles te donne justement une occasion concrète d'illustrer comment les faits marquants de n'importe quelle existence se préparent de longue date et se perdent dans son histoire.

Donc, tu continues de remonter la piste des indices et tu racontes :

« Quand j'étais gosse, j'étais fou de lecture... »

J'ajoute alors deux mots de la vénération de ma mère pour les livres, à qui je rapportais des ouvrages de l'école, le samedi soir après la classe, quand l'instituteur nous prêtait des livres de bibliothèque. Par-dessus tout, elle aimait les séries *Contes et légendes*. « Des belles histoires », elle disait, avec son bon accent jurassien qui la faisait chanter ses phrases. Cela la changeait des feuilletons sentimentaux de la *Veillée des chaumières*, empruntés à la bouchère, chez qui elle faisait le ménage, repassait le linge, préparait les œufs en gelée et les pâtés en croûte.

Pour finir, j'arrive ensuite à l'énigme de mes quatre ans, l'âge où j'ai appris à lire seul, en écoutant la maîtresse enseigner la lecture aux grands du CP. Petit exploit, dont je ne tire aucune fierté, mais qui me laisse dubitatif. *Qu'est-ce qui vous a poussé à devenir écrivain ?* Est-ce que la force qui m'a conduit cette année-là vers les mots, n'est pas celle

qui n'a cessé de me conduire ensuite ? Peut-on supposer une cohérence à l'origine de ces impulsions successives ? Les premières annonçant les suivantes, comme si elles exécutaient un plan ?

Les mots m'apparaissaient comme des coffres forts, renfermant un trésor : leur sens, et j'en possédais les clés. Quand me les avait-on remises ? J'avais perdu la mémoire de cet instant. Faisaient-elles partie de mon spécifique bagage humain ?

Parvenu là, tu retiens ton souffle, et, selon la maturité des élèves, qui ne découle pas forcément de leur âge, tu t'attardes encore à faire résonner les souterrains : hasard ? prédestination ? Jusqu'à l'endroit où tu approches de l'insoluble, du premier commencement :

— Alors, on peut se demander, pourquoi écrivain, et pas musicien, astronaute, cultivateur, chasseur de dahu ou mécanicien sur les roues de brouette ? Je l'ignore. Je peux seulement dire que, grâce à l'écriture, j'ai conscience d'être dans le centre de gravité de ma vie et que je la sens féconde ainsi. Autrement dit, écrire c'est ma manière d'être le plus vivant possible.

« Nous avons tous un parcours personnel à découvrir, à imposer. Des révélateurs balisent notre exploration. À

nous d'être vigilants pour ne pas manquer les directions qu'ils nous indiquent. Pigé ?

Ils hochent la tête, sourient. C'est à cause du mot. Pigé, ils n'ont plus l'habitude.

— Moi, je crois que je dois écrire des histoires. Pour les enfants ou marquées par l'enfance. Ce n'est pas pour autant que j'éprouve de la facilité. L'écriture, c'est à la fois la charrue qui me permet de labourer pour ensemer mon champ de vie, et le champ lui-même où poussent des récoltes que je peux partager.

En définitive, qu'est-ce qui m'a poussé ? Je ne suis pas très sûr. Une force assez insaisissable, que je préfère ne pas nommer. Quand on identifie, on croit comprendre.

Puis tu te tais.

C'est dans cette panoplie que tu puises pour répondre à leur question fatale. Sans leur imposer la totale, tu modules en fonction de leur disponibilité. Tu t'es efforcé d'être rigoureux, méticuleux comme un archéologue, guidé par la conviction qu'on ne peut aller à la rencontre de nos semblables si on détourne les yeux de soi, et qu'on ne peut pas les respecter si on se regarde avec mépris. De l'élémentaire, brut de sciage, mais que tu t'appliques à rabâcher.

Restent évidemment les précisions sur *devenir* et *écrivain*, mais tu y reviens par d'autres biais, ou avec un autre groupe, puisqu'il est prévu que tu en voies quatre dans la journée, avec des questions approximativement identiques, et tu les invites à s'échanger tes réponses après ton départ.

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com